



**HAL**  
open science

# Construction du champ patrimonial à Bali à la croisée des représentations plurielles de l'île et de ses héritages

Nathalie Lancret

► **To cite this version:**

Nathalie Lancret. Construction du champ patrimonial à Bali à la croisée des représentations plurielles de l'île et de ses héritages. *Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, 2020, 36, pp.91 - 123. 10.4000/moussons.6622 . hal-03466813

**HAL Id: hal-03466813**

**<https://hal.science/hal-03466813>**

Submitted on 6 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Construction du champ patrimonial à Bali à la croisée des représentations plurielles de l'île et de ses héritages

*The Construction of the Heritage Field in Bali: The Crossroads of Plural Representations of the Island and its Legacies*

**Nathalie Lancret**

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/moussons/6622>

DOI : 10.4000/moussons.6622

ISSN : 2262-8363

**Éditeur**

Presses Universitaires de Provence

**Édition imprimée**

Date de publication : 19 novembre 2020

Pagination : 91-123

ISBN : 979-10-320-0286-5

ISSN : 1620-3224

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)

**Référence électronique**

Nathalie Lancret, « Construction du champ patrimonial à Bali à la croisée des représentations plurielles de l'île et de ses héritages », *Moussons* [En ligne], 36 | 2020, mis en ligne le 19 novembre 2020, consulté le 06 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/6622> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/moussons.6622>

---



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# Construction du champ patrimonial à Bali à la croisée des représentations plurielles de l'île et de ses héritages

Nathalie Lancret \*

AUSser-IPRAUS, CNRS, ENSA Paris-Belleville, Paris, France

En juin 2012, le dispositif balinais du *subak* est inscrit sur la liste du patrimoine mondial dans la catégorie « Paysage culturel<sup>1</sup> ». Système technique d'irrigation, le *subak* correspond à un espace physique, celui des rizières alimentées en eau par une même source et des villages qui leur sont associés, et à un espace social, celui des familles propriétaires d'une parcelle agricole (Geertz 1972 ; Lansing 1987). Dès l'année suivante, des manquements de la part des instances nationale et régionale dans la prise en compte de la vulnérabilité du paysage culturel et le soutien aux pratiques des communautés locales dans la gestion du dispositif alarment le Centre du patrimoine mondial<sup>2</sup>. En parallèle, des incompréhensions et des contestations sont exprimées par les membres des sociétés d'irrigation des *subak* quant à l'usage des terres rizicoles et à la répartition des coûts et des bénéfices résultant de la reconnaissance patrimoniale (MacRae 2017).

\*Nathalie Lancret est architecte, directrice de recherche au CNRS, rattachée à l'UMR AUSser (laboratoire IPRAUS, CNRS, ENSA Paris-Belleville). Elle mène des recherches sur la fabrication de la ville et de ses architectures en Asie du Sud-Est contemporaine. Ses derniers travaux portent sur les paradigmes et les pratiques du patrimoine matériel et immatériel, appréhendés dans leur diversité, au regard des espaces et des sociétés étudiés.

Les tensions occasionnées par cette inscription sont révélatrices des difficultés posées par la mise en œuvre de programmes patrimoniaux, conçus dans le cadre de coopérations multilatérales, souvent sous l'égide de l'UNESCO, qui se sont développés en Indonésie depuis les années 1990.

Ces situations conflictuelles ont fait l'objet d'une approche critique des patrimonialisations, notamment au sein des « Études patrimoniales critiques », qui interrogent l'importation, voire l'imposition, de dispositifs élaborés et expérimentés en Occident dans des sociétés qui ont une conception différente du patrimoine et de sa transmission. L'universalité supposée des catégories, normes et valeurs véhiculées dans ces programmes est questionnée, ainsi que la pertinence de leur transfert et les modalités de leur réception-appropriation par les sociétés et les groupes concernés (Dearborn & Stallmeyer 2009 ; Avieli 2015) ; approche critique nuancée par des études qui discutent la dimension globalisée et globalisante des démarches opérées par les organismes internationaux, notamment l'UNESCO, en soulignant la pluralité des médiations réalisées localement et l'évolutivité du système (Berliner & Bortolotto 2013).

En contrepoint, des travaux sont menés sur la pluralité des processus patrimoniaux appréhendés au regard des approches relevant du champ patrimonial officiel. Ils examinent les conceptions locales du patrimoine qui ne procèdent pas directement – ou exclusivement – des institutions nationales et internationales (Isnart 2012 ; Bondaz *et al.* 2014). Ils concernent également les mises en pratique localisées des visions dominantes et des « discours autorisés » (Smith 2006), ainsi que les contre-patrimonialisations (Byrne 2014), en tant que productrices de différenciation patrimoniale.

Dans ce contexte, on observe l'élaboration d'un discours sur la spécificité des patrimonialisations asiatiques (Silapacharanan & Withaya Campbell 2006 ; Kwanda 2009 ; Daly & Winter 2012 ; Silva & Chapagain 2013), qui a été initié dans le cadre d'associations non-gouvernementales et de réseaux, notamment Asia and West Pacific Network for Urban Conservation (AWPNUC) fondé en 1991 à Penang. En 1994, la charte de Nara sur l'authenticité en est une formalisation pionnière qui a marqué la constitution du champ patrimonial en Asie.

En Indonésie, la réflexion est menée au sein du réseau Badan Pelestarian Pusaka Indonesia (Indonesia Heritage Trust, BPPI), fondé en 2000, qui associe le milieu universitaire et celui des professionnels et des activistes du patrimoine et fait le lien avec les autorités nationales et internationales<sup>3</sup>. Elle a donné lieu à la rédaction de nombreux textes et documents réglementaires – Yogyakarta Declaration & Kota Gede Declaration (1996), Indonesian Charter for Heritage Conservation (2003), Indonesian Charter for Heritage Cities Conservation (2013)<sup>4</sup> – et à la réalisation d'actions et de programmes patrimoniaux – séminaires internationaux, écoles d'été, projets expérimentaux, etc. L'objectif est de proposer des formes de patrimonialisation fondées sur des conceptions et des pratiques du patrimoine propres à l'Indonésie tout en composant avec des référents internationaux, lesquels ne sont pas considérés comme parfaitement adaptés au contexte local mais nécessaires

pour assurer une visibilité et une reconnaissance régionale – sud-est asiatique et asiatique – et internationale, notamment par l’obtention de labels.

Cette contribution a pour ambition d’examiner ce qui se joue à l’interface de plusieurs registres patrimoniaux, dans l’entre-deux de référents distincts. Elle veut éclairer les phénomènes de métissage et de coproduction, analysés en termes de résistance et d’appropriation, de frictions et d’assemblages de conceptions et pratiques distinctes du patrimoine convoquées en un même lieu, à Bali, en portant une attention particulière à la genèse et à la longue durée de ces interactions.

Les enjeux patrimoniaux et touristiques de Bali sont significatifs des interactions que nous venons d’évoquer, le patrimoine insulaire étant devenu un bien de consommation à l’échelle mondiale.

L’île est célèbre par le caractère exceptionnel de ses traditions culturelles et la beauté de ses paysages. C’est à cette réputation révélée et médiatisée dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au temps de l’Empire des Indes néerlandaises, qu’elle doit son engouement actuel. Après la formation de la République (1945), elle a été choisie comme premier « produit » de l’offre touristique de l’Indonésie<sup>5</sup>, promue « paradis culturel » et haut lieu du tourisme balnéaire exotique. La société balinaise, par le truchement de son capital géographique, historique et culturel, est, depuis, au service du tourisme qui est devenu une activité économique de premier plan.

L’histoire de Bali a marqué la relation de ses habitants à leurs traditions culturelles pour des raisons politiques et économiques, du fait de sa situation d’enclave culturelle et religieuse, imprégnée de l’hindouisme, dans le plus grand pays musulman du monde, et de son audience régionale et internationale par le tourisme. Pour légitimer leur place dans une Indonésie pluriethnique et pluriconfessionnelle, et assurer une entreprise touristique vitale sur le plan économique, les Balinais ont été contraints de se positionner entre des représentations de leur société construites de l’extérieur et des pratiques depuis longtemps intériorisées, surmontant des données apparemment paradoxales. En ces circonstances, ils en sont arrivés à acquérir une conscience aiguë de leurs traditions culturelles et des enjeux de leur conservation, tout en agissant sur les modalités d’acquisition d’une modernité internationale. Le défi était à la fois d’adopter et de s’approprier cette nouvelle donne, et de conserver un fonds culturel propre, assise identitaire et moteur de leur économie présente. Cette ambiguïté les a amenés à formuler d’une autre manière l’idée qu’ils avaient de leur culture, notamment de l’art de bâtir, pour arriver à l’énoncé de modèles modernes. C’est dans ce contexte que la question de l’inscription de biens balinais sur la liste du patrimoine mondial a été posée à la fin des années 1990.

Un regard rétrospectif sera porté sur les représentations construites et médiatisées durant la période coloniale par les administrateurs néerlandais et par les premiers visiteurs et résidents étrangers. Sera ensuite analysée la façon dont les Balinais ont reçu et interprété ces considérations extérieures sur leur société et ses architectures. Enfin, nous observerons les difficultés et ambiguïtés que pose la prise en considération récente du patrimoine, à partir des exemples du temple

de Besakih et du paysage culturel des *subak*, ainsi que ses effets paradoxaux sur la société et le territoire insulaire.

## REPRÉSENTATIONS DE L'ARCHITECTURE AU TEMPS DES INDES NÉERLANDAISES (1908-1942)

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, Bali est considérée comme une enclave de l'hindouisme où se seraient réfugiés les derniers résistants du royaume javanais de Mojopahit<sup>6</sup> contraints à l'exil par la conquête de l'islam – Bali n'ayant pas été directement touchée par la vague d'islamisation qui se répandit sur l'archipel insulindien dès le XIII<sup>e</sup> siècle (voir Coédès [1948] ; Lombard [1990]). Formulée par Raffles en 1817 puis par Crawfurd en 1820, l'hypothèse est reprise et développée par les premiers orientalistes néerlandais qui voient l'île comme un « musée vivant » de la civilisation indo-javanaise réfugiée dans les cours de la noblesse balinaise. Bali est alors étudiée à travers ce prisme interprétatif. Ainsi, le sanskritiste Friederich (1849-1850) concentre son attention sur les compositions monumentales des palais et des temples. En contrepoint, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les observations – notamment celles de Liefrinck (1890) – portent sur les villages, perçus comme des communautés autonomes qui n'auraient pas interféré avec les cours hindouisées ; elles examinent leurs formes d'organisation sociale et spatiale collectives, régies par les lois coutumières locales.

Plusieurs travaux (Schulte Nordholt 1986, 1994 ; Vickers 1989 ; Picard 1999) traitent de cette conceptualisation qui distingue cours et villages, et de ses effets sur la construction d'une identité balinaise singulière, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, tant par des étrangers que par des Balinais. D'autres recherches (Achmadi 2007, 2016) examinent cette question sous l'angle des architectures en analysant la façon dont elles ont été appréhendées, voire instrumentalisées, pour servir l'élaboration de l'image de Bali. Elles montrent que si les premières études orientalistes n'ont pas eu pour objet les architectures, elles n'en ont pas moins été déterminantes dans la façon d'écrire l'histoire architecturale et d'aménager les lieux.

Afin de retracer la genèse du champ patrimonial, il convient d'examiner la portée de ces approches fondatrices qui introduisent une discrimination fondée sur des imaginaires exogènes à Bali, auxquels correspondent des expressions architecturales choisies, sur les représentations de l'architecture élaborées en contexte colonial puis au sein de la République d'Indonésie.

Les voyageurs et résidents installés à Bali dès les années 1910 forgent et diffusent la réputation de Bali comme paradis culturel et exotique : « *You leave this island with a sigh of regret and as long as you live you can never forget this Garden of Eden*<sup>7</sup> ». Pour Vickers (1989), l'île serait devenue, dans les années 1930, une utopie pour les voyageurs fortunés de la société européenne et nord-américaine, et une première génération de touristes éclairés<sup>8</sup>. Cette vision est rapidement reprise et instrumentalisée par l'entreprise touristique naissante qui en fait son principal argument promotionnel, vantant le caractère exceptionnel de la culture balinaise<sup>9</sup>.

Parmi les premiers promoteurs de cette image, l'artiste Nieuwenkamp (1906-1910), le photographe Krause (1922) et l'architecte Moojen (1920, 1926), dans le sillage des études orientalistes, jouent un rôle majeur dans le domaine de l'architecture. Leurs œuvres – écrits, photographies, dessins, peintures, etc. – donnent à voir des édifices, éléments constructifs et ornementaux choisis parce qu'étant représentatifs de la conception de Bali en tant que société hindouiste et terre paradisiaque. Elles s'intéressent aux architectures savantes – palais (*puri*), temples (*pura*), pavillons aux toitures superposées (*meru*), portes majestueuses (*candi bentar*, *kori agung*), etc. – mais également aux édifices du quotidien des espaces villageois – greniers à riz (*lumbung*), murs d'enceinte en pisé, portes d'entrée de maison, pavillons et autels de l'espace domestique, etc. (voir fig. 1 & 2). Cette attention accordée à la fois aux constructions savantes et ordinaires habitées<sup>10</sup> – et pas seulement aux ruines – va conditionner les représentations de l'architecture balinaise et, à terme, celles des héritages qui seront pris en compte dans des démarches patrimoniales. En effet, à Bali, les visiteurs découvrent des capitales royales, des complexes religieux, des villes et des villages en activité ; ils privilégient les observations ethnographiques des lieux habités et celles des cérémonies et rituels qui s'y déroulent, aux approches archéologiques menées, notamment, à Java.

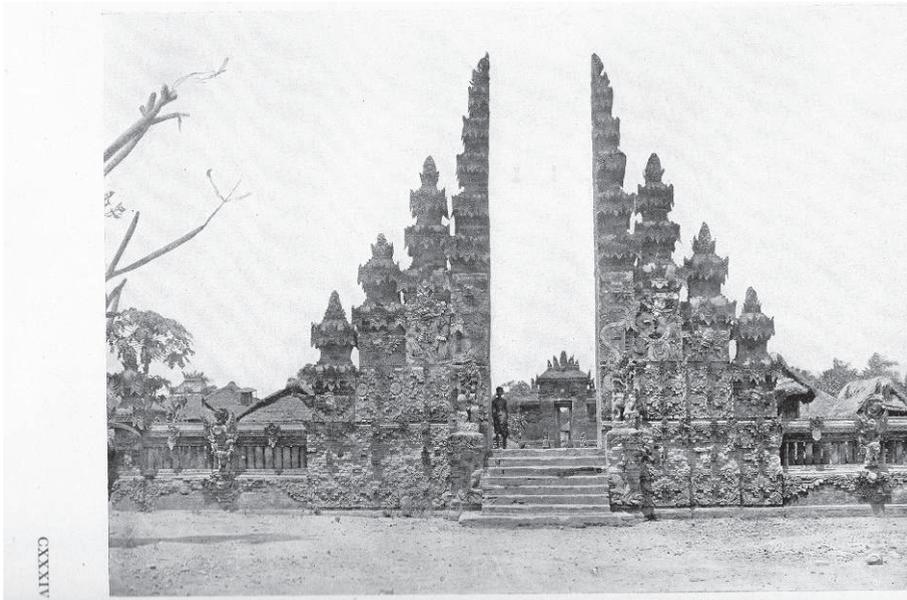


Fig. 1. Porte de type *candi bentar* dans le village de Sangsit

Sources : P.A.J. Moojen, 1926, *Kunst op Bali*, Den Haag ; Adie Poestaka, planche CXXXIV.

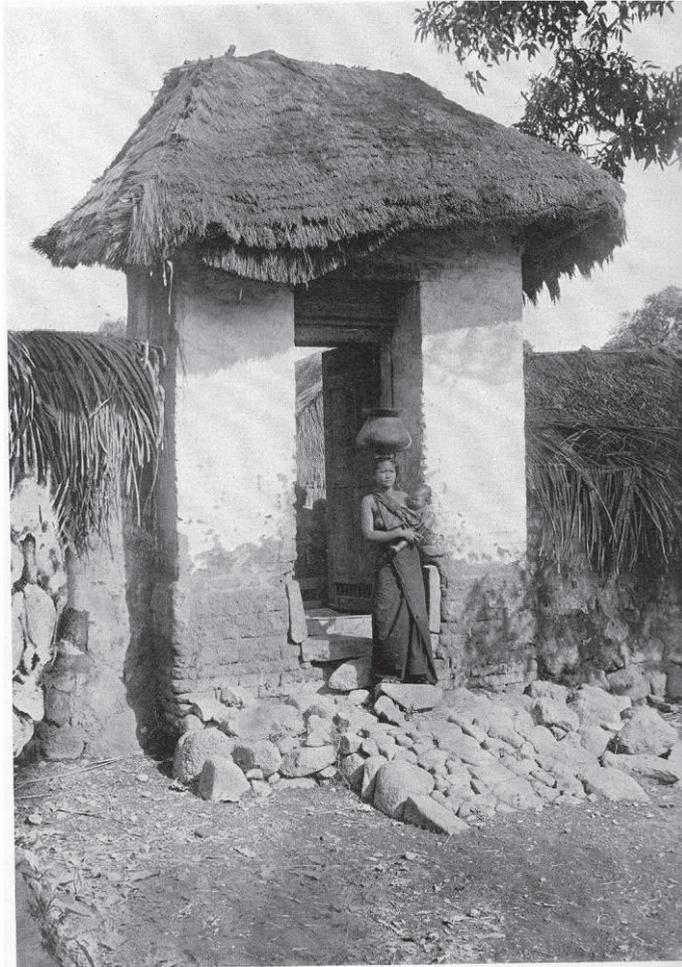


Fig. 2. Porte de maison

Sources : P.A.J. Moojen, 1926, *Kunst op Bali*, Den Haag : Adie Poestaka, planche VII.

Ces témoignages posent les fondements d'une approche esthétisante, mettant en exergue les qualités formelles et les expressions pittoresques des constructions appréhendées dans leur environnement bâti et paysager. De plus, ils introduisent une réflexion sur les modes de structuration de l'espace, analysés dans leur dimension symbolique à partir des systèmes d'orientation et de mesures, en se référant aux traités de construction *Hasta Bumi* et *Hasta Kosala-Kosali* (Moojen 1926). Enfin, ils contribuent à identifier des marqueurs architecturaux qui entreront en jeu dans la construction d'une altérité architecturale, expression de la singularité de la société balinaise, analysée par Amanda Achmadi (2007) en tant que « balinisation de l'architecture ». Cette dynamique participe de la politique de protectionnisme culturel, connue sous le nom de « balinisation » (*Baliseering*), mise en œuvre

dans les années 1920, qui vise à protéger Bali des perturbations exogènes<sup>11</sup> et à sensibiliser sa jeunesse à la richesse de son patrimoine (Picard 2002 ; Hanna 2004). Les dispositions prises en ces circonstances placent la question de la conservation au centre des réflexions, la tendance étant alors à une muséification d'un héritage réinterprété à partir de références délibérément extérieures, en fonction de l'idée que les Néerlandais s'en faisaient<sup>12</sup>.

Les descriptions des architectures villageoises<sup>13</sup> sont relativement détaillées, souvent par des voyageurs qui s'installent dans une maison de village et s'intègrent à la vie quotidienne des habitants. Leurs récits s'intéressent à l'habitat et à son organisation spatiale, ses déclinaisons et significations, ainsi qu'aux pratiques de l'espace. Le choix de la maison comme objet d'étude privilégié pour décrypter les relations entre espace bâti et espace social repose probablement sur l'idée que son architecture<sup>14</sup>, produite par les habitants « ordinaires », est la traduction précisément formalisée des logiques spatiales mises en œuvre par le groupe. Les analyses insistent sur les singularités de l'organisation spatiale régie par la cosmogonie locale et sur les rituels de construction. La symbolique cachée de l'architecture, expression de l'ordre social et culturel, est révélée au public, participant de la magie et des mystères des lieux.

Dans sa monographie, *Island of Bali*, Miguel Covarrubias (1937 : 88) consacre un chapitre à la maison qu'il décrit

*as an organic unit, the structure, significance, and function of the home is dictated by the same fundamental principles of belief that rule the village: blood-relation through the worship of ancestors; rank, indicated by higher or lower levels; and orientation by the cardinal directions, the mountains and the sea, right and left.*

Pour Covarrubias, « *Magic rules control not only the structure but also the buildings and occupation of the house.* » (*Ibid.*) L'auteur fournit quelques plans schématiques de l'espace domestique et des détails constructifs montrés pour leurs significations symboliques plus que pour leurs caractéristiques techniques.

En parallèle, d'autres récits et réalisations architecturales informent sur la création de maisons qui s'inspirent des constructions locales pour concevoir une habitation de style balinaise. Ces projets sont conçus par des voyageurs qui décident de faire construire leur propre demeure. Ces derniers interprètent le plan de la maison balinaise composée de plusieurs pavillons indépendants disposés, selon des règles précises, autour d'une cour centrale qui constitue le cœur de l'espace domestique. Construits en matériaux locaux – structures porteuses en bois et en bambou, murs en brique et couvertures en chaume – les bâtiments sont adaptés à des fonctions nouvelles répondant aux attentes de leurs occupants occidentaux.

Dans son récit *A House in Bali*, Colin McPhee (1944 : 83-84) décrit le type d'habitation qu'il envisage de faire bâtir :

*The house was to be built native style. There would be several buildings— a sleeping-house, a main house, a kitchen, bath-house and garage. There would also be the house temple, a little group of shrines for my ancestor gods in the north-east*

*corner of the land. All buildings would have thatch roofs; all materials except for the floor, which would be polished Borneo cement, were to be found on the island.*

Au-delà de l'attention portée à la maison même, il semble qu'il y eut dans les projets de ces voyageurs une dimension onirique qui ne pouvait concevoir la construction de la maison rêvée que dans un site idéal. Colin McPhee explique comment il en est venu à choisir le site de son projet :

*The land I wanted lay at the end of the village, next to the graveyard, on the edge of a deep ravine. Far below ran the river; across the valley ricefields rose in terraces and disappeared in the coconuts groves. Behind these ran the mountains of Tabanan, and far off to the south a triangle of sea shone between the hills. (Ibid.: 79.)*

Cette description donne l'image d'un paradis où dans un site naturel, exotique et grandiose, s'élève une maison sise au plus intime d'une nature à la fois domestiquée et sauvage, non loin de la mer et bordée de montagnes lointaines. Un éden en somme, mais avec tous les agréments de la proximité relative de lieux de convivialité cérémonielle et festive, notamment des villages d'artistes et d'artisans. L'idée d'une harmonie existentielle entre les architectures et leur environnement, sensible dans ces textes, continue d'inspirer les programmes architecturaux actuels, en particulier dans les projets destinés aux touristes : l'architecture y est pensée dans son rapport au site et au paysage.

En contrepoint de ces interprétations de l'habitat ordinaire, conçues par des maîtres d'œuvre privés, le pouvoir colonial entreprend la construction d'édifices publics inspirés de l'architecture balinaise – en réaction aux premières constructions de style moderne, tel le Bali Hotel inauguré en 1920 à Denpasar. Réalisés dans le cadre de la politique de « balinisation » et en vue de la mise en place des infrastructures touristiques, ces projets donnent lieu à la production d'une architecture hybride et éclectique, témoignant des origines indo-javanaises mises ici en valeur, qui résulte du collage de marqueurs de l'architecture balinaise précédemment révélés. Le pavillon des Indes néerlandaises, construit par les architectes Moojen et Zwedijk pour l'exposition coloniale de 1931 à Paris, est représentatif de cette tendance. Il est conçu comme un assemblage d'architectures iconiques des Indes néerlandaises parmi lesquelles celles de Bali<sup>15</sup> : *candi bentar*, *kori agung*, *meru*, etc. (fig. 3). En 1932, sur un principe similaire, le musée ouvert à Denpasar (Bali Museum)<sup>16</sup>, pour présenter des objets et des manifestations considérés comme emblématiques de la société balinaise, est composé de pavillons inspirés des styles architecturaux de quatre royaumes de Bali (fig. 4). Ces expérimentations réalisées dans les maisons et les édifices publics sont devenues les modèles d'une architecture revisitée<sup>17</sup>. Dans les années 1960, elles inspirèrent les architectes dans la conception des infrastructures hôtelières, proposées en alternative aux hôtels trop délibérément hors d'échelle et, qui plus est, en rupture avec le contexte insulaire<sup>18</sup> donc susceptibles, à terme, de nuire à l'image du produit touristique. Ces projets firent école ; ils furent à l'origine d'une certaine idée de l'architecture moderne balinaise.



Fig. 3. Pavillon des Indes néerlandaises à l'exposition coloniale de 1931

Auteur : Imp. Braun & Cie, Éditeurs Concessionnaires (Paris), 1931,  
sources : KITLV 1403951, <http://hdl.handle.net/1887.1/item:854103>.



a



b

Fig. 4. Musée de Denpasar

Date : circa 1935 ; source a : KITLV 8117, <http://hdl.handle.net/1887.1/item:700909> ;  
source b : KITLV 8114, <http://hdl.handle.net/1887.1/item:694560>.

Ainsi, à Bali, l'époque coloniale fut fondatrice des façons de considérer les héritages. Les représentations élaborées et médiatisées jusqu'à un point d'irréversibilité, comme les politiques conjointes de protectionnisme culturel et de développement du tourisme, ont conditionné le regard porté sur la société, orientant le choix de catégories et objets qui en sont représentatifs.

Le ton de vérité et la force d'évidence qui émanent des récits et des œuvres évoqués ci-dessus, dont les auteurs jouissent d'une audience certaine en « Occident », en firent des textes de référence, vecteurs d'un savoir positif sur la société balinaise et ses héritages, notamment architecturaux<sup>19</sup>. Sont ainsi révélés les qualités esthétiques et formelles des constructions, leurs dimensions symboliques et sacrées, l'harmonie des paysages qui entrelacent architecture et nature, la beauté et le mystère des lieux et des pratiques de l'espace, en particulier des rituels. Largement diffusés à travers le monde et dupliqués, comme l'attestent les publications récentes des anciens récits de voyages, ces récits sont repris et approfondis dans des travaux ultérieurs réalisés par des étrangers, tels ceux de Tan (1967), Maurtot (1978), Howe (1983), Wijaya (1984, 2002), Lancret (1997). Ils sont également pris en compte dans les recherches menées à Bali, dès la fin des années 1960, qui visent à recenser les architectures et à codifier les savoirs et savoir-faire de la construction qu'il s'agisse des programmes d'inventaire des dispositifs architecturaux, villageois et urbains, effectués dans le cadre du Building Information Center créé à Bali en 1968, ou des études monographiques sur l'architecture traditionnelle balinaise (Gelebet 1986; Budiharjo 1986) réalisées à la demande du ministère de l'Éducation et de la Culture dans les années 1980. Ces textes s'appuient sur les représentations de l'architecture élaborées par le truchement d'institutions et de personnalités étrangères, ainsi que sur les traités de construction Hasta Kosala Kosali, les savoirs ancestraux transmis de génération en génération et les relevés des architectures existantes.

En outre, les objectifs conjoints de protectionnisme et de promotion culturels, sous l'égide de la « balinisation », ont posé les termes d'un rapport dialectique entre conservation et création. Dès lors, on observe deux conceptions complémentaires des héritages. La première, conservatrice, qui veut figer les architectures et leurs usages à un moment donné de leur histoire, met en valeur les notions d'ancienneté et d'authenticité. Elle a été prédominante jusqu'à une période récente et demeure très prégnante. En effet, l'ordonnance pour la protection des monuments et des objets historiques, artistiques et paléontologiques (*Monumenten Ordonnantie*) édictée en 1931 a été maintenue jusqu'en 1992, année de la promulgation de la loi indonésienne sur la protection des biens culturels<sup>20</sup>, laquelle est la traduction presque littérale de la première. La seconde, orientée par la création architecturale, considère les héritages en projet. L'objectif n'est pas tant de préserver mais plutôt de concevoir des architectures contemporaines balinaises ou, du moins, d'adapter leurs marqueurs formels locaux à des constructions nouvelles. Conservation et création sont inexorablement liées : l'enjeu est d'assurer la promotion d'un lieu idyllique vanté pour la singularité et l'inventivité de sa culture ; et, en réaction, de déjouer le risque de dégradation culturelle, grave à court et moyen termes, dont

l'une des conséquences serait une érosion fâcheuse du produit touristique, d'où la nécessité de préserver les traditions culturelles menacées<sup>21</sup>. Parmi celles-ci, l'architecture a un statut particulier. Elle fait partie intégrante du paradis, en constituant un des éléments du décor que les visiteurs viennent découvrir cherchant à se fondre et à se ressourcer dans une société enracinée dans ses traditions. Elle doit, à ce titre, être à l'image de leurs attentes et de leurs rêves.

## DÉFINITION DES HÉRITAGES ARCHITECTURAUX PAR LES BALINAIS (1970-FIN DES ANNÉES 1990)

Dès l'époque des Indes néerlandaises, des groupes d'intellectuels balinais œuvrent pour s'approprier le discours sur leur société et proposer des interprétations mieux appropriées à leurs façons d'être balinaises, tout en restant dans le cadre conceptuel fixé par les étrangers, lequel s'avère utile pour résister à la pression culturelle et religieuse de l'islam et du christianisme en expansion, et pour assurer le bon développement de l'industrie touristique. Ils s'identifient alors comme une minorité religieuse et un groupe ethnique particulier dont les coutumes et les pratiques sont gardiennes et garantes de ce qu'ils appellent « leur "balinité" (*kebalian*), conçue comme une totalité homogène et fonctionnelle englobant "religion" (*agama*), "tradition" (*adat*) et "culture" (*budaya*) » (Picard 1999 : 108).

Après l'indépendance<sup>22</sup>, la réflexion se poursuit dans un contexte marqué par l'intégration de l'île dans l'ensemble national, dont elle devient une province à part entière en 1958 et par une politique incitative de développement touristique à partir de la fin des années 1960.

Sur le plan politique, l'Indonésie est dans l'obligation de donner une cohésion à l'ensemble de ses territoires regroupés dans une entité géopolitique à la recherche de son identité<sup>23</sup>. Le gouvernement de l'Ordre nouveau (1968-1998) se donne pour mission de composer avec la grande diversité de peuplement de la République. À chaque province indonésienne est alors associée une culture dominante. Les « cultures régionales » ainsi promues doivent participer, chacune à leur manière, à la construction d'une grande culture nationale. Les traditions revisitées dans cette perspective politique sont réduites à leurs manifestations singularisées notamment par leurs composantes visuelles et décoratives.

L'architecture bénéficie, dès les années 1970, d'une promotion soutenue qui privilégie d'abord la maison, choisie comme objet culturel référentiel. C'est ainsi qu'en 1975, à Jakarta, est ouvert un parc à thème – le Parc de la Belle Indonésie en miniature (*Taman Mini Indonesia Indah*<sup>24</sup>) – où chaque province est représentée par « son habitation traditionnelle » dont le modèle architectural est caractérisé et stéréotypé.

Sur le plan économique, le gouvernement choisit de faire de Bali le pôle préférentiel du tourisme en Indonésie, dès le premier plan quinquennal de développement (1969-1974). Inquiets de la menace d'érosion culturelle, les Balinaises répondent aux directives centrales en faisant le choix d'un tourisme culturel, lequel doit

permettre de sauvegarder les héritages, en les introduisant dans le circuit économique par une promotion simultanée de la culture et du tourisme. Dans ce cadre, l'architecture – comme d'autres expressions culturelles – est considérée comme un bien à promouvoir, en tant que ressource au service du développement économique de la province et de l'Indonésie, mais également comme un capital menacé par l'arrivée massive d'étrangers. Les Balinais amorcent alors un long mouvement d'introspection sur leurs héritages appréhendés comme autant de composantes révélatrices d'originalités culturelles<sup>25</sup>. Ils approfondissent la réflexion sur leur société afin de la rendre conforme aux directives nationales et à l'imaginaire des touristes, tout en assurant la pérennité de leurs pratiques, y compris et surtout dans leurs expressions matérielles et artistiques.

Dans cette perspective de construction d'une culture régionale par l'Indonésie et par Bali, les architectures sont considérées comme des représentations tangibles de la « balinité ». Elles font l'objet d'études visant, d'une part, à en donner une définition officielle et, d'autre part, à envisager les modalités de leur préservation et de leur évolution. Le gouvernement central et provincial commande des études générales et monographiques des constructions dites traditionnelles – maisons ordinaires, de l'aristocratie et palais – ainsi que des villages et des villes, notamment des anciennes capitales royales. La commande émane de l'État, la réponse est donnée localement, souvent par des Balinais en position de médiateurs entre Bali et l'Indonésie, et du fait de l'histoire récente de l'île, entre Bali et la communauté internationale<sup>26</sup>. L'identité des acteurs balinais engagés dans la réflexion donne un statut particulier au contenu de ces manuels qui deviennent de véritables textes de référence. Membres des structures coutumières et imprégnés des savoirs et savoir-faire ancestraux, ils remanient les sources existantes afin de répondre à une triple finalité : les directives d'un discours officiel sur les cultures régionales ; le souci de satisfaire l'imaginaire des touristes, source d'entrée de devises ; la volonté de perpétuer et transmettre les pratiques locales ou, du moins, de ne pas les laisser être dénaturées.

L'entreprise est sous-tendue par une production de documents graphiques – inventaires des architectures traditionnelles, manuels didactiques sur les modèles locaux et leurs transformations ; la rédaction d'écrits – ouvrages de vulgarisation, livres d'art et de photographies, textes à vocation scientifique ; l'organisation de manifestations culturelles – musées, centres culturels, expositions, festivals ; la création de structures de formation – université, écoles privées, etc. ; enfin, la conception de projets d'architecture et d'aménagement urbain.

Réalisées au début des années 1970, les premières études sont effectuées sous l'égide du département des travaux publics de Bali (Departemen Pekerjaan Umum, Direktorat Jenderal Cipta Karya), par le Centre d'information technique de la construction (Pusat Informasi Teknik Bangunan) situé à Sanur (Denpasar). Elles ont pour objectif de compléter les connaissances sur les formes architecturales et urbaines traditionnelles et de produire des inventaires. Chaque fascicule comporte un chapitre introductif sur la cosmologie balinaise et les systèmes de mesure qui déterminent les règles d'organisation de l'espace et singularisent les architectures

locales. Il se présente ensuite sous la forme d'une compilation de relevés architecturaux effectués sur le terrain qui offrent des exemples représentatifs de chaque type architectural identifié : plans des principaux temples de l'île, de villages-types, de palais (*puri*), de maisons aristocratiques (*jero*) et ordinaires (*rumah tradisional*), ainsi que des différents pavillons qui les composent et de leurs détails constructifs.

À leur suite, une monographie sur l'architecture traditionnelle de Bali<sup>27</sup> est publiée en 1986 dans le cadre du programme d'inventaire et de documentation des cultures régionales. Sa rédaction est confiée à Nyoman Gelebet<sup>28</sup> qui est à la fois ingénieur-architecte, enseignant et charpentier traditionnel (*undagi*). Grâce à sa double formation, sa double identité, l'auteur apporte une caution culturelle aux Balinais par ses connaissances de lettré dans l'art de bâtir dans la tradition de ses ancêtres et une caution politique aux Indonésiens. Il procède à la transcription d'anciens traités de construction, de savoirs et savoir-faire locaux, transmis de génération en génération par les constructeurs, en un manuel didactique de référence qui doit être accessible à tous et pédagogiquement utilisable. Dans un chapitre introductif, l'auteur reprend et argumente l'idée des origines hindouistes de la société dont les principes constitueraient les fondements de l'architecture et lui donneraient une âme<sup>29</sup>. Il décrit les singularités des modes de structuration de l'espace liés à la cosmologie du lieu, à ses dimensions symboliques et ses expressions rituelles déjà relevées par les orientalistes. Il établit une typologie des constructions en mettant l'accent sur leurs expressions matérielles et artistiques, notamment les systèmes constructifs et l'ornementation.

Les études réalisées par la suite s'inscrivent dans cette lignée<sup>30</sup>. Elles empruntent à ces interprétations et sont nourries des œuvres des orientalistes et ethnologues de la première génération, ainsi que des études plus récentes réalisées par des étrangers, notamment des architectes. L'image de Bali, paradis culturel et exotique, bien qu'exprimée sous des formes actualisées, continue d'orienter les travaux sur la société.

À partir de la fin des années 1990, des monographies sur l'architecture balinaise<sup>31</sup> rédigées par des enseignants de l'université Udayana de Denpasar sont publiées et vendues à Bali –alors que les ouvrages de la première génération n'étaient pas commercialisés. Elles comportent généralement deux volets : une description d'éléments considérés comme caractéristiques de l'architecture traditionnelle ; des propositions en vue de leur transformation pour qu'ils soient adaptés aux habitations actuelles souvent fortement densifiées ou construites sur une parcelle réduite, mais également aux infrastructures touristiques et aux édifices publics. Les principaux objets d'étude sont les temples et les édifices culturels, les différentes constructions du village et du hameau (*bale kul-kul*, *bale banjar*, *bale wantilan*, etc.), les maisons et leurs éléments constitutifs, les portes de type *candi bentar* et *kori agung* mais aussi celles, plus communes, des habitations, les greniers à riz (*lumbung*), etc. (fig. 5).

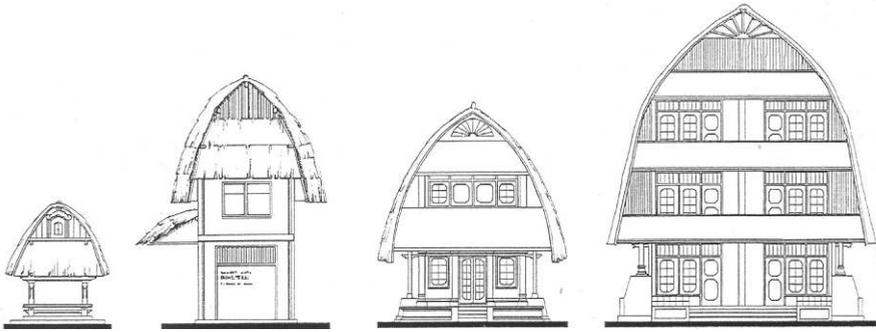


Fig. 5. Évolution du modèle du grenier à riz

Source : Nathalie Lancret.

Ces éléments sont ceux-ci mêmes qui ont été identifiés par les étrangers comme des marqueurs de Bali, dès le temps des Indes néerlandaises, puis choisis, en raison de leur fort pouvoir d'évocation, pour composer l'architecture néo-régionale appelée le style balinais<sup>32</sup> qui s'est développée dans les années 1980. Les expérimentations sont d'abord limitées à l'application de motifs ornementaux sur quelques points singuliers de la façade, tels les angles et les linteaux ; elles ont progressivement gagné l'ensemble de la composition et de l'esthétique architecturales avec la reproduction de modèles architecturaux et l'introduction d'éléments décoratifs, typiques de la région de Gianyar (sud-est de Bali), dans des édifices modernes fonctionnels, d'abord dans les infrastructures touristiques et les édifices publics puis dans l'ensemble de la production architecturale (fig. 6).



Fig. 6. Édifice en style balinais à Denpasar

Photo : Nathalie Lancret.

D'autres manuels sont réalisés et distribués lors du Festival des Arts de Bali (Pesta Kesenian Bali) « gigantesque représentation culturelle à l'échelle de la province, où se donne à voir, de façon à la fois magnifiée et sublimée, la "culture balinaise" dans sa version officielle » (Picard 2002: 129). Organisé chaque année au Centre culturel de Denpasar depuis 1979, un stand y est présenté sur l'architecture. Si les premiers textes s'intéressaient aux « architectures traditionnelles de Bali » (*arsitektur tradisional Bali*), appréhendées par leurs éléments les plus emblématiques, ils sont rapidement consacrés à leurs évolution et adaptation au contexte international en essayant de définir les termes d'une architecture néo-balinaise, dite l'architecture « moderne traditionnelle » (*arsitektur modern tradisional Bali*). L'objectif est de définir un style architectural endogène qui s'applique aux bâtiments nouveaux – commerce, hôtel, supermarché, *mall*, etc. – tout en contrôlant les transformations de l'existant. L'attention est portée sur les projets d'édifices et d'aménagements urbains, qui vont constituer le décor de Bali.

Enfin, des fascicules de recommandations sont produits et diffusés pour aider à la conception des projets architecturaux et urbains. Destinés aux habitants qui procèdent à la construction ou à des modifications de leurs maisons ou de leurs espaces de travail, ils portent presque exclusivement sur le traitement des façades et des éléments visibles depuis la rue.

Ainsi, les Balinais, du moins les personnes qui parlent au nom de Bali, qui avaient été maintenus à la marge des débats par le pouvoir colonial et l'Indonésie, s'approprient le discours sur leur île, leur société et ses traditions culturelles. De figurants du paradis, ils en deviennent des acteurs et des producteurs. Ils travaillent à définir les dispositifs et les pratiques hérités qui, jusqu'alors, n'avaient pas été codifiés – hormis dans les anciens traités de construction – faisant l'objet d'une transmission par apprentissage et reproduction des modèles sur le principe de l'exemplarité. Ils entreprennent de définir ce qu'est l'architecture balinaise, dans ses formes dites traditionnelles et modernes, en procédant à la transcription et à l'interprétation des savoirs et des savoir-faire anciens tout en réactivant les représentations construites par les étrangers qui ont fait la réputation de l'île.

Ce long processus d'appropriation et d'expérimentation a fortement influencé les façons de prendre en compte et de qualifier les héritages, ainsi que la valeur qui leur est aujourd'hui accordée dans les projets architecturaux et urbains. C'est en ces circonstances particulières, dans la mouvance des dynamiques précédemment décrites, que l'île de Bali a été confrontée à la question patrimoniale, au cours des années 1990, lorsque des programmes patrimoniaux nationaux et internationaux sont formulés en Indonésie<sup>33</sup> avec notamment l'inscription de plusieurs sites sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

## LA RÉCEPTION CONTROVERSÉE DES PROGRAMMES PATRIMONIAUX NATIONAUX ET INTERNATIONAUX (DEPUIS LES ANNÉES 1990)

Au cours des dernières décennies, les Balinais – et les autres acteurs nationaux et internationaux impliqués à Bali – ont acquis une conscience aiguë de la richesse du fonds culturel de l'île, ainsi que de l'importance de sa préservation et de sa mise en valeur, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Cet enjeu est accentué par le développement du tourisme de masse et la mise en concurrence des hauts lieux du tourisme, notamment asiatiques. En effet, le destin de Bali étant lié à la présence et à la reconnaissance internationales, et à l'entrée de capitaux étrangers, l'île doit aujourd'hui se positionner dans une offre régionale et mondiale, en sélectionnant et valorisant des éléments patrimoniaux reconnus et acceptés par une large communauté de visiteurs. Si une diversification de l'offre touristique s'est avérée nécessaire, l'origine et la demande des visiteurs ayant évolué, une des singularités de l'île, au regard des autres îles tropicales, demeure son identité culturelle. Aussi l'image de « Paradis culturel » se doit-elle d'être préservée. La labellisation patrimoniale et, en particulier, l'obtention du label « patrimoine mondial » deviennent alors des arguments du produit touristique et font partie du *marketing* des lieux.

C'est dans ce contexte que le gouvernement indonésien propose l'inscription du temple de Besakih sur la liste du patrimoine mondial. Présenté à trois reprises, en 1990, 1992 et 2001, le projet est finalement abandonné devant l'opposition de protagonistes principalement issus de l'intelligentsia balinaise<sup>34</sup>. Les arguments formulés contre cette inscription dénoncent l'opacité quant au fonctionnement du temple une fois reconnu comme patrimoine mondial, ainsi que la délégation de sa gestion à des acteurs et des institutions non hindouistes. Les craintes portent également sur l'ingérence de la communauté nationale et internationale et sur le risque de dépossession, notamment par la normalisation et le contrôle des pratiques quotidiennes de l'espace, garantes de la relation entre les lieux et leurs usagers.

Les controverses provoquées par le projet de Besakih ont montré l'inadéquation des dispositifs internationaux, lesquels se sont avérés être en décalage avec les conceptions et les pratiques relatives à l'espace social balinais. Révélateurs de problématiques spécifiques, les débats ont initié un questionnement sur les modes et les finalités de l'action patrimoniale à Bali, dont les termes ont été en partie posés dans le cadre du Bali Urban Infrastructure Project<sup>35</sup> (BUIP, 1997-2004). Lancé par le gouvernement de la province de Bali (Pemerintah Propinsi Bali), avec le soutien de la Banque mondiale et la coopération de consultants indonésiens et internationaux, le programme comprenait un volet sur la préservation du patrimoine culturel<sup>36</sup> (Cultural Heritage Conservation Project) – celui-ci étant considéré comme menacé par l'urbanisation croissante du sud de Bali suscitée par le tourisme. Ambitieux, les objectifs se déclinaient en cinq actions : « (a) *improvements to the Besakih temple complex*; (b) *pilot conservation activities*; (c) *an inventory of historic places*; (d) *strengthening conservation capacity*; and (e) *signboards at important sites* » (World Bank [2005 : 3]). Si le projet n'a été que partiellement mis en œuvre<sup>37</sup>, son élaboration a permis de mettre en évidence certains traits caractéristiques des héritages

balinais, notamment le fait que les sites susceptibles de faire l'objet d'une action patrimoniale recouvrent des architectures vivantes, habitées et en transformation. Issues d'un passé plus ou moins lointain, celles-ci sont régulièrement réactivées au présent, tant dans les constructions existantes que dans les nouveaux édifices – comme c'est le cas avec le style balinais. Dans cette perspective, les héritages sont davantage appréhendés pour le rôle qu'ils jouent dans l'architecture contemporaine que comme témoignages de temps anciens. Aussi ne font-ils pas l'objet d'une approche exclusivement conservatrice – même si cette perspective demeure première dans les textes de loi indonésiens. Au contraire, l'objectif est de prévoir les transformations de ces héritages, d'anticiper leurs évolutions et adaptations, qui mettent en jeu les modes de vie – sans ignorer qu'un des enjeux sous-jacents demeure la dégradation du décor de Bali qui risquerait de mettre en péril le tourisme.

En révélant des oppositions dans les raisons et les formes de la patrimonialisation ainsi que dans la gestion du processus, le projet de Besakih a marqué un tournant dans la réflexion sur le patrimoine à Bali. Il a notamment initié un questionnement sur les sujets suivants : la prévalence des valeurs d'authenticité et d'ancienneté, à l'aune des pratiques de rénovation et de reconstruction des pavillons et des autels du sanctuaire ; la pertinence des catégories binaires (patrimoine matériel vs immatériel, sacré vs profane) mise en cause par la consubstantialité des espaces bâtis et sociaux, culturels et rituels, avérée à Besakih – laquelle a été formulée dans la notion de « balinité » conçue comme une totalité ; les limites des projets patrimoniaux imposés – des strates internationale et nationale vers le local – révélées par les critiques exprimées par la population et les usagers à l'encontre de normes qui tendent à limiter et figer les pratiques de l'espace religieux.

La réflexion s'inscrit dans un mouvement plus large, à l'échelle indonésienne et sud-est asiatique, qui vise à prendre en compte la diversité des acceptions patrimoniales et les spécificités des paradigmes et des pratiques propres aux sociétés concernées. À partir de la fin des années 1990, en interaction avec les réflexions initiées dans plusieurs pays d'Asie du Sud-Est, notamment dans le cadre du réseau régional Asia & West Pacific Network For Urban Conservation (AWPNUC) fondé en 1991 à Penang, la question patrimoniale est investie en Indonésie.

Les débats qui animent les sphères associatives, académiques et institutionnelles visent à élaborer des propositions patrimoniales qui mettent en avant des visions du patrimoine afférentes à des spécificités locales tout en composant avec des référents nationaux et internationaux. Les réflexions sont alors menées en réaction à des formes antérieures de l'action patrimoniale : d'abord, à l'héritage patrimonial des Indes néerlandaises et de ses sociétés orientalistes qui, dans une optique conservatrice, tendait à figer dans le présent des éléments du passé ; puis, à la politique culturelle du régime de l'Ordre nouveau qui, dans une visée d'intégration nationale et de développement touristique, réduisait les héritages à l'état de biens folklorisés, déconnectés de leur espace social et de leurs pratiques culturelles, souvent fossilisés et monnayés ; enfin, aux programmes internationaux qui véhiculent des dispositifs conceptuels et opérationnels fortement normalisés. Si

ces programmes minorent les conceptions et les pratiques locales, ils assurent, par le biais de la labellisation, une visibilité internationale ; il s'agit donc de composer avec eux pour concevoir des dispositifs patrimoniaux contextualisés.

Bali – comme Yogyakarta à Java – occupe une place particulière dans cette dynamique, s'affirmant comme un des foyers de la constitution du champ patrimonial, à la fois lieu de débats et d'élaboration collective mais également lieu d'accueil de grands événements régionaux et internationaux – séminaires, conférences, *field school*, etc. – et de projets patrimoniaux expérimentaux. La réflexion intervient dans le contexte d'une société qui a une pratique ancienne et éprouvée de l'acculturation. En effet, les représentations et les manières de penser l'espace à l'œuvre dans la production des lieux sont depuis longtemps construites en référence à des visions et modèles extérieurs. Or, avec la montée en puissance de la conscience et des actions patrimoniales pensées et appliquées dans la perspective d'un tourisme de masse, la question du transfert et de l'appropriation de savoirs et d'outils venus d'ailleurs se pose avec une acuité particulière.

Le mouvement s'est accéléré avec l'ouverture politique du régime de la Reformasi. Des protagonistes de la cause patrimoniale, qui jusqu'alors agissaient de façon souterraine, ont acquis un nouveau pouvoir d'expression et d'action. Localement, ces acteurs sont insérés dans les organisations de la société civile, souvent à l'origine des ONG du patrimoine créées en ces circonstances, telle Bali Kuna en 2000. À l'échelle nationale, ils sont membres des institutions académiques et interviennent dans les organismes institutionnels chargés du patrimoine, créés au cours des années 2000<sup>38</sup>. En Asie du Sud-Est, ils sont membres des réseaux régionaux du patrimoine, dont le réseau AWPNUC. Enfin, ils sont formés à l'étranger – souvent en Europe et au Japon – et sont impliqués dans des organismes et des programmes internationaux. Dans ce positionnement à l'interface de plusieurs univers patrimoniaux, ces acteurs agissent sur la circulation des référents du patrimoine et sur les assemblages entre différents registres qui, à Bali, peuvent se décliner de la façon suivante<sup>39</sup>.

Le registre de l'héritage des familles et des groupements coutumiers ; celui-ci même qui est transmis de génération en génération, adapté, renouvelé dans le présent de la construction. Ce legs, matériel et immatériel, vivant et créateur de formes architecturales et urbaines, repose sur les compétences des habitants et assure des continuités spatiales, formelles et culturelles au sein de la société. Il relève de la tradition qui, dans l'acception donnée par Denis Guillemard, a

une capacité passive de conservation et de mémorisation qui se double d'une capacité active d'adaptation d'éléments nouveaux aux corpus anciens d'usages. Elle perpétue ce que la société invente et expérimente et que la mémoire transforme en connaissances éprouvées, partagées et transmises. Capacité d'adaptation, d'innovation qui sélectionne ce qui est digne d'être conservé et capacité de reproduire les techniques, les croyances, les mythes, les styles, les relations de parenté... constitutifs de chaque culture, qui lui donne sa diversité et qui fait que chacune est unique. (Guillemard 2018 : 22.)

Sont concernées les architectures villageoises et urbaines ordinaires : maisons, temples, édifices publics coutumiers, etc. Cet héritage ordinaire n'est pas reconnu en tant que patrimoine par les institutions *ad hoc* ; il n'est pas inventorié sur la liste nationale des biens culturels (*cagar budaya*) et ne fait pas l'objet d'action patrimoniale.

Un deuxième registre concerne le patrimoine national dont la définition repose sur la loi édictée en 1992<sup>40</sup>. Ce texte fait prévaloir les héritages matériels, en particulier les édifices monumentaux, et les valeurs historique – plus de 50 ans –, scientifique et culturelle<sup>41</sup>. Il prend en considération des objectifs de protection, préservation et conservation, en se référant notamment à la notion d'authenticité<sup>42</sup>.

Pour la municipalité de Denpasar (Kota Denpasar), par exemple, 648 biens sont inscrits ou en cours d'inscription sur l'inventaire des biens culturels (*cagar budaya*)<sup>43</sup>. Parmi les bâtiments et les lieux remarquables pris en compte dans cette liste nationale<sup>44</sup>, on compte une large majorité de temples ainsi que des constructions situées dans leurs enceintes – portes (*kori agung, candi bentar*) ; autels, pavillons et autres édifices culturels ; bassins, puits, etc. – et d'architectures afférentes aux palais – comme le Puri Agung Kesiman, inscrit en 2010 et *bale kulkul* du Puri Pemecutan. Les autres biens sélectionnés sont le Hotel Inna Bali, ancien Bali Hotel, construit par les Néerlandais (1920), inscrit en 2019, ainsi que le Museum Bali (1932) et plusieurs de ses constructions – portes, pavillons (*gedung Buleleng, gedung Tabanan, gedung Karangasem*), *bale kulkul* et *bale bengong*, bains royaux (*taman Beji*) –, le Museum Le Mayeur à Sanur (années 1930), la mosquée Assyuhada et une maison bugis (*rumah adat Bugis*), lesquels sont en cours d'inscription (Dwijendra 2012).

La sélection opérée met l'accent sur les héritages de la société hindouisée, en particulier les architectures monumentales des temples et des palais, étudiées et médiatisées au cours du siècle dernier, ainsi que sur les premières manifestations d'une architecture néo-régionale singulière, expressions d'une vision orientaliste de Bali. Focalisée sur ces objets particuliers, la patrimonialisation participe de l'histoire officielle de l'architecture balinaise construite au cours des dernières décennies.

Un troisième registre ressort des dispositifs conceptuels et opérationnels des grands organismes internationaux et, en premier lieu, du patrimoine mondial de l'UNESCO, lesquels sont à la fois critiqués et recherchés. Critiqués, parce que se fondant sur des critères, à vocation didactique et universaliste, qui peuvent être en décalage, voire en rupture, avec des conceptions et des manières de faire locales. Recherchés, parce que fonctionnant comme des labels qui permettent une meilleure visibilité et reconnaissance sur les scènes nationale, régionale de l'Asie du Sud-Est et mondiale. Ils agissent comme des leviers économiques puissants dans une société dont l'économie repose principalement sur le tourisme. Pour les acteurs du patrimoine évoqués ci-avant, à la croisée de plusieurs univers de référence, il ne s'agit pas de s'élever contre les dispositifs internationaux mais de les utiliser, voire de les adapter, en fonction de contextes politique, économique et social particuliers.

Depuis le début des années 2000, plusieurs soumissions ont été déposées au Comité du patrimoine mondial pour aboutir en 2012 à une inscription dans la catégorie des paysages culturels, sous l'intitulé « The Cultural Landscape of Bali Province: The Subak System as Manifestation of the Tri Hita Karana Philosophy ». Le projet s'étend sur cinq sites<sup>45</sup>, choisis parce que représentatifs des différents types de *subak*, qui comprennent, outre les terres agricoles, des villages, des temples, des sites archéologiques ainsi que des zones naturelles – lacs, rivières, sources, etc.

À la suite du rejet de la nomination de Besakih, le choix du *subak* comme principal objet patrimonial permettait de ne pas se confronter directement au sujet sensible des lieux de culte – même si plusieurs temples sont compris dans le secteur protégé. En outre, il répondait à une préoccupation partagée par les Balinais, les Indonésiens et la communauté internationale : la disparition des terres agricoles provoquée par le tourisme et les programmes immobiliers<sup>46</sup> et celle des paysages en terrasses emblématiques de l'île. L'inscription visait à entretenir ce paysage vivant, par le maintien des pratiques traditionnelles et la limitation des développements inappropriés tout en renforçant l'économie locale, par le biais des revenus du tourisme.

Après l'inscription, des problèmes de mise en œuvre et de gestion se sont presque immédiatement posés : accroissement de la conversion des terres – 20 à 25 % dans le cas du *subak* de Jatiluwih (Wardana 2020 : 281) transformés en parking et autres infrastructures touristiques – et de la spéculation foncière ; déséquilibre dans la répartition des bénéfices – avec peu de retombées économiques sur les *subak* et les familles d'agriculteurs (Wardana 2020 ; MacRae 2017) ; mise en cause de la cohésion sociale au sein de certains *subak*. Des inquiétudes et des oppositions ont alors été exprimées, tant par les populations locales que par les experts du patrimoine mondial<sup>47</sup>, rendant compte des écarts et des incompréhensions entre le système du patrimoine mondial, opaque pour les populations du *subak*, et l'expérience locale de la réalité quotidienne (MacRae 2017 : 855). Aussi, dans le prolongement de la réflexion initiée pour le complexe religieux de Borobudur, les « acteurs-passeurs » qui agissent dans l'entre-deux entre les sphères mondiale et locale œuvrent pour élaborer et défendre une interprétation contextualisée de la notion de paysage culturel (*saujana pusaka*)<sup>48</sup>.

## CONCLUSION

Au terme de cet article, il apparaît que la genèse du champ patrimonial et les conditions de sa mise en œuvre à Bali au cours des deux dernières décennies, relativement au contexte d'internationalisation actuel, s'inscrivent dans le prolongement des phases antérieures de la patrimonialisation. Les représentations et les connaissances extérieures, élaborées dès la période coloniale par des non Balinais qui ont appréhendé Bali à l'aune de leurs imaginaires et de leurs propres systèmes de référence et en fonction des enjeux qu'ils avaient identifiés en ces lieux, ont façonné l'image singulièrement prégnante qui sous-tend aujourd'hui les démarches patrimoniales comme les aménagements touristiques.

À ces productions exogènes font pendant les élaborations locales formulées en réaction ou en contrepoint aux approches dominantes et aux « discours autorisés » sur Bali. Les Balinais n'ont pas été des récepteurs passifs. Au contraire, ils ont répondu aux injonctions : la muséification et la « balinisation de l'architecture » issues de la vision orientaliste des Indes néerlandaises ; la folklorisation des héritages architecturaux en vue de la construction d'une culture régionale balinaise participant de la culture nationale et du développement touristique sous le gouvernement de l'Ordre nouveau ; puis l'imposition de dispositifs et de normes à vocation universelle véhiculés notamment par les programmes multilatéraux.

Les jeux de miroir et d'influences croisées à l'œuvre depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, par réception, appropriation et interprétation de différentes représentations de Bali, ont abouti à la constitution d'une image de l'île en tant qu'exception culturelle, laquelle privilégie les expressions contemporaines d'une société hindouiste, promues comme le décor du paradis exotique recherché. Ce prisme de lecture a conditionné les rapports au(x) passé(s) et, ce faisant, l'écriture, voire l'invention, de ce qui est désigné comme « architecture traditionnelle ». Il a déterminé les façons de discriminer les héritages et d'en user dans le présent, notamment dans les projets architecturaux et urbains, marquant durablement le champ patrimonial et celui de la production architecturale et urbaine. Certains édifices – notamment les temples et les palais – et certains types de construction, sélectionnés en tant que marqueurs de la « balinité », ont été déclinés dans des expressions renouvelées, donnant lieu à des hybridations architecturales originales, souvent dans le cadre du style balinais. *A contrario*, d'autres dispositifs architecturaux et d'autres formes d'hybridation ont été minorés, parfois exclus, des études architecturales et des actions patrimoniales. Il en est ainsi, par exemple, des architectures qui ne sont pas authentifiées comme étant typiquement balinaises, telles que la composition architecturale hybride du palais royal de Karangasem et les architectures modernistes réalisées à Denpasar et à Klungkung au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup> (fig. 7).

Dominante et fortement médiatisée, cette image est au cœur du produit touristique de Bali, principal facteur de création de richesse. Or, ayant été choisie par l'Indonésie pour concentrer le tourisme national et international puis par les Balinais pour promouvoir un tourisme culturel, l'île repose aujourd'hui sur une « économie de l'enrichissement » (Boltanski & Esquerre 2017), laquelle organise l'exploitation et la valorisation de « choses déjà là », issues d'un passé plus ou moins éloigné, enveloppées d'une *aura* qui leur confère un statut exceptionnel. La patrimonialisation apparaît, dès lors, inextricablement assujettie à la mise en valeur économique et touristique des héritages.

Cette perspective introduit un questionnement sur le processus de patrimonialisation, les ambiguïtés dans lesquelles il opère et les effets paradoxaux auxquels il aboutit, dont quelques traits doivent être examinés.

Une première interrogation porte sur la pertinence, aujourd'hui, de la vision restrictive des héritages balinais, issue des phases antérieures de la patrimonialisation. En effet, les sites et les objets éligibles au titre du patrimoine, mis en valeur et « enrichis » pour l'économie touristique, sont ceux-ci mêmes qui font de Bali



Fig. 7. Compartiments chinois bordant la rue Gadjah Mada à Denpasar

Photo : Nathalie Lancret.

un lieu d'exception et différencie l'île des autres destinations touristiques. Aussi le processus patrimonial s'appuie-t-il sur les représentations et les narrations héritées, tendant à réactiver le déséquilibre instauré entre différents types d'architecture et, ce faisant, entre des composantes distinctes de la population balinaise.

Cette tendance à la cristallisation sur certains héritages entre en tension avec la diversité des univers patrimoniaux, non exclusifs les uns des autres mais qui, au contraire, ont participé à coproduire les lieux dans la durée. Elle est également questionnée par l'hétérogénéité croissante de la population de Bali – de ses résidents et des acteurs impliqués dans le devenir de l'île – avec la présence d'Indonésiens de différentes origines ethniques et religieuses et d'étrangers, touristes et résidents ; évolution qui met en cause l'appréhension apparemment consensuelle de la culture balinaise qui prévalait jusqu'à la fin du régime de l'Ordre nouveau (Picard 2008) et complexifie la démarche patrimoniale, notamment la discrimination nécessaire des héritages.

Un deuxième ensemble de questions porte sur les interactions entre patrimonialisation et développement touristique, entre les enjeux de préservation et ceux de l'aménagement du territoire et de son urbanisation, problématique commune à de nombreux sites patrimoniaux en Asie du Sud-Est et au-delà (Esposito 2018 ; King 2015 ; Hitchcock, King & Parnwell 2010). À Bali, les dernières décennies ont été marquées par un double mouvement. D'une part, les lieux d'activité et d'héberge-

ment se sont diffusés à l'ensemble du territoire insulaire – ou presque – alors que, dès les années 1970, des zones d'aménagement touristique avaient été délimitées pour réduire les interactions entre les espaces agricoles et construits balinais et les secteurs dédiés aux touristes<sup>50</sup>. D'autre part, le champ patrimonial a été étendu à la fois spatialement (des monuments – comme le temple de Besakih – à des quartiers villageois ou urbains – comme Penglipuran – et des ensembles plus vastes pris en compte comme patrimoine culturel – tels les *subak* inscrits en 2012 qui recouvrent un territoire de 195 km<sup>2</sup> et une grande diversité d'objets) et conceptuellement, des objets matériels vers les espaces sociaux et les écosystèmes des *subak*. Le recouvrement des territoires faisant l'objet d'une protection et de ceux aménagés pour accueillir des visiteurs a des effets paradoxaux et très mal anticipés sur l'environnement, l'espace bâti et social coutumier. En témoignent les conversions des terres agricoles des *subak* par l'urbanisation, la menace qui pèse sur l'écosystème hydraulique et les tensions qui mettent en cause les structures coutumières.

Un troisième axe de réflexion concerne la pluralité des univers patrimoniaux qui coexistent à Bali et ce qui se joue entre ces registres, notamment entre les conceptions et les pratiques locales qui relèvent de la tradition, d'un côté, et les programmes patrimoniaux importés, nationaux et internationaux, de l'autre, qui véhiculent des dispositifs conceptuels et opérationnels, ainsi que des systèmes de normes et valeurs à vocation universelle. Force est de constater que la quête d'un label national et/ou international – dont l'inscription sur la liste du patrimoine mondial – est devenue un enjeu majeur à Bali, pour accroître la visibilité de l'île, dans le contexte de compétition nationale – laquelle a été renforcée par la politique de décentralisation – mais également régionale et mondiale.

La démarche ne consiste pas à considérer, selon une approche binaire, ce qui différencie, voire oppose, ces dispositifs – *top-down vs bottom-up*, global vs local, exogène vs endogène ou encore occidentales vs asiatiques – mais plus certainement à étudier les nouvelles formes d'hybridation qui adviennent dans cet entre-deux. À la suite de Tim Winter (2014), nous présumons que ce principe d'opposition binaire, fondé sur la construction de différences, porte en lui le risque d'une vision essentialiste des cultures et masque des difficultés et ambiguïtés qui ne se résument pas à l'inadéquation des approches à vocation internationale et nécessitent « une compréhension plus nuancée et plus fine des variations régionales, culturelles, religieuses et locales des pratiques de conservation<sup>51</sup> ». L'hypothèse que nous avons formulée, en étudiant les processus à l'œuvre en Indonésie<sup>52</sup> et dont cet article rend partiellement compte, est celle d'un « tiers-espace du patrimoine », défini en référence aux travaux d'Homi Bhabha (Bhabha & Rutherford 2006 : 99), ouvert par les projets patrimoniaux ou incluant une composante patrimoniale qui sont formulés et/ou mis en œuvre à l'interface de plusieurs registres : projets révélateurs d'écart, parfois de contradictions et, *a contrario*, de spécificités ; projets producteurs de propositions alternatives et/ou complémentaires, notamment par métissage de visions et référents hétérogènes.

## Notes

---

1. L'intitulé du bien inscrit est : « Le paysage culturel de la province de Bali – le système des *subak* en tant que manifestation de la philosophie du *Tri Hita Karana* ».
2. Décision adoptée par le Comité du patrimoine mondial en 2014 : 38 COM 7B.14.
3. Le Badan Pelestarian Pusaka Indonesia (BPPI) est reconnu par le ministère indonésien de la Culture et du Tourisme et par l'ICOMOS ; il est membre des associations et réseaux structurés aux échelles de l'ASEAN et de l'Asie Pacifique.
4. China Principles (1998), ASEAN Declaration on Heritage (2000), Shanghai Charter (2002), Indonesia Charter (2003), Yamato Declaration (2004), Okinawa Declaration (2004), Xi'an Declaration (2005), Seoul Declaration (2007) and Hoi An Protocols (2009), Vientiane Declaration on Reinforcing Heritage Cooperation in ASEAN (2016).
5. Dans le cadre du premier plan quinquennal de développement (1969-1974), le gouvernement indonésien décida de faire de Bali la « vitrine de l'Indonésie » et d'y promouvoir le tourisme international. Au cours des trois décennies suivantes, le nombre annuel de visiteurs étrangers est passé d'un million en 1994 à plus de six millions en 2018 (Badan Pusat Statistik Propinsi Bali : <https://bali.bps.go.id/static-table/2018/02/09/27/jumlah-wisatawan-mancanegara-yang-datang-langsung-ke-bali-menurut-kebangsaan-2014-2018.html>). Notons que ces données chiffrées correspondent aux entrées directes de visiteurs étrangers en Indonésie, enregistrées par les services d'immigration, à l'aéroport international de Bali ; elles ne prennent pas en considération les touristes arrivant à Bali sur des vols intérieurs ni ceux abordant l'île en bateau.
6. Grand royaume javanais dont l'État indonésien moderne se réclame. Il dura près de deux siècles (ville de Mojopahit fondée en 1293, au sud de l'actuelle Surabaya, dans la vallée du Brantas), atteignant son apogée au xiv<sup>e</sup> siècle. D'abord agraire, le royaume s'appuyait sur « un développement savamment combiné de l'agriculture et du grand commerce » (Lombard 1990 : 39), fondant sa puissance sur un réseau de comptoirs tributaires situés hors Java, notamment à Bali. Puis Mojopahit s'affaiblit progressivement au xv<sup>e</sup> siècle (la capitale tomba vers 1527) face à la montée en puissance des principautés islamisées de la côte. Les princes, les lettrés et artistes auraient alors émigré à Bali devant l'avancée de l'islam et y auraient transféré l'héritage hindouiste de Mojopahit.
7. Extrait d'une brochure publiée par la compagnie maritime royale des Indes néerlandaises (KPM) en 1914, cité par Vickers (1989 : 91-92).
8. Vickers (1989 : 3) : « *Bali's Image became one of a Utopia where tired Europe could refresh itself and find spiritual harmony. In the 1930s the rich and famous made Bali an extension of the salons of Paris, Berlin, and New York.* »
9. Cette première période de développement touristique est marquée par un tourisme culturel élitare. Elle débute après 1908, année de la chute du dernier roi balinais mais c'est au début des années 1920 que les touristes commencent à venir régulièrement à Bali (ouverture d'un Bureau officiel du tourisme à Singaraja en 1924). Les itinéraires touristiques alors proposés mettent en évidence la connotation culturelle des voyages avec la visite des principaux sites archéologiques et religieux situés dans la plaine sud de Bali, du Museum Bali, ainsi que de quelques sites naturels réputés : paysages de volcans (Mont Batur) et de rizières (Pupuan). Voir Picard (1992), Hanna (2004).

10. Il convient de souligner que, dans d'autres contextes coloniaux, les architectures du quotidien ont souvent été oubliées au profit des architectures savantes composées de monuments comme à Angkor au Cambodge ou à Hanoi au Vietnam.
11. Notamment du radicalisme islamique et des mouvements nationalistes et communistes qui se déploient à Java et Sumatra (Picard 2002).
12. À propos du rôle joué par l'État colonial dans l'émergence d'une identité balinaise, Michel Picard précise qu'elle « fut le résultat d'une "traditionalisation" délibérée de la société balinaise, présentée comme une restauration de ce que les fonctionnaires coloniaux considéraient comme l'ordre social traditionnel » (2002 : 109).
13. Vickers (1994), McPhee (1944), Baum (1946).
14. L'architecture recouvre trois réalités : l'acte de conception, l'acte de construire et le résultat de ces deux actions, conception et construction, l'œuvre finie et habitée mais toujours en transformation.
15. Achmadi (2016 : 6) : « *Iconic elements of monumental Southern Balinese royal temples and royal palaces—the towering pagoda-like structures (meru), the monumental gateways and split gateways (kori and candi bentar), and the intricate art of carving and detailed cornices (seni patra and seni karang) were appropriated and reproduced in the design of the Indies pavilion. These elements were reproduced as a kind of "cultural" marker, a vernacular wallpaper covering over the pavilion's otherwise art deco style which reflected the dominant direction of architectural experimentations taking place in the colony at the time.* »
16. Projeté dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, après l'arrivée des premiers touristes au début des années 1910, par l'architecte néerlandais Curt Grundler, le chantier fut interrompu en 1917 à la suite de l'éruption du volcan Batur ; le musée ne put être inauguré qu'en 1932.
17. Le rôle de ces premiers résidents est rappelé dans les ouvrages publiés dans les années 2000 sur l'architecture de Bali : « *Many of Bali's first settlers, the most famous being the painter Walter Spies, built houses that were Western interpretations of traditional Balinese constructs. Spies's house, built in Campuan on the outskirts of Ubud in the 1920s, may still be viewed until today. A simple, two-storey structure in pavilion style, it utilized Balinese materials and craftsmen, and was decorated with local paintings and carvings. It is the precursor of many similar houses that were built by Westerners who followed in his footsteps.* » (Francione 2000 : 12.)
18. Après la construction d'un hôtel de huit étages sur la côte est de Bali (inauguré en 1966), le Bali Beach Hotel, une loi fut édictée pour limiter la hauteur des constructions qui ne devaient dépasser la cime des cocotiers et des projets furent lancés pour trouver la voie d'une architecture moderne balinaise.
19. « Bien connaître c'est décrire ; décrire, c'est développer un discours véridique au sein duquel les curiosités, en plus de susciter l'intérêt, constituent l'emblème de l'espace exotique. Ainsi, la vertu du récit de voyage réside-t-elle dans la force d'évidence qu'il manifeste. Emporte-t-il l'adhésion et il n'y a plus rien à en dire. Organisé en tableaux de faits vrais, il défie le commentaire, appelle la duplication, fournit les éléments nécessaires et suffisants d'un savoir positif sur le monde » (Lepetit 1999 : 197).
20. Undang-Undang Republik Indonesia Nomor 5 Tahun 1992 tentang Benda Cagar Budaya. Cette loi a été révisée en 2010. Voir Njoto (2016).
21. Le commentaire amusé fait par Miguel Covarrubias (1937 : 391-393) des craintes énoncées par nombre de visiteurs de retour du paradis sur l'avenir de Bali est toujours d'actualité ; les mêmes propos que ceux rapportés par l'auteur sont tenus par les

- touristes actuels : « *Isn't Bali spoiled? Is invariably the question that greets the returned traveller from Bali—meaning, is the island overrun by tourists, and are the Balinese all wearing shirts? The questioners are visibly disappointed to hear of big hotels, fine roads, and motor-cars; there is still enough of the Robinson Crusoe in travellers to make each one of them want to be the “only” white man among picturesque semi-naked, dark-skinned savages [...] Undoubtedly Bali will soon be “spoiled” for those fastidious travellers who abhor all that which they bring with them.* »
22. La période allant de 1942, année de l'invasion japonaise, à l'instauration de l'Ordre nouveau en 1968 est marquée par l'instabilité et les troubles politiques. De ce quart de siècle, il faut retenir trois moments-clés de l'histoire de l'Indonésie et de Bali : en 1945 (17 août), la proclamation de l'indépendance de l'Indonésie et la formation de l'État-nation ; en 1949-1950, l'intégration de Bali dans l'ensemble national, dont elle devient une province en 1958 ; en 1968, le général Suharto devient officiellement le président de la République et instaure la politique de « l'Ordre nouveau ».
  23. Avec plus de 10 000 îles, le territoire s'étend sur 5000 km d'est en ouest et 1 650 km du nord au sud ; sa population, évaluée à 110 millions d'habitants en 1965, se distribue en une vingtaine de langues principales.
  24. Pemberton (1994), Guerreiro (2007), Lukito (2016).
  25. Les enjeux des prises de position sont politiques, liés à l'affirmation d'une identité culturelle balinaise – il s'agit pour les îliens de légitimer leur position dans le grand ensemble indonésien en formation, notamment ne pas être relégués au rang des peuples animistes et exposés, en conséquence, à l'expansion de l'islam – ; économiques – assurer le succès de l'entreprise touristique – ; et identitaires – reconquérir le discours sur leur société.
  26. Ces Balinais s'inscrivent dans le sillage de l'*intelligentsia* qui s'est manifestée dès l'époque coloniale ; ils sont nombreux à être des fonctionnaires de l'État indonésien.
  27. *Arsitektur Tradisional Daerah Bali* (1986). Cette monographie a été réalisée dans le cadre du Projet d'inventaire et de documentation sur les cultures régionales piloté par le ministère de l'Enseignement et de la Culture (1981-1982).
  28. Nyoman Gelebet est ingénieur-architecte. Il enseigne à la faculté d'architecture de l'université Udayana. Il est également descendant d'une famille d'*undagi*, architecte-charpentier traditionnel. L'auteur met l'accent sur le système des castes qui détermine la typologie des habitations ici présentée. Le deuxième chapitre est une analyse typo-morphologique des différentes constructions – maisons, lieux de culte, édifices publics – et villages (typologie des différentes constructions, description détaillée des éléments constructifs) ; le troisième est consacré au processus de construction et le quatrième, aux motifs décoratifs.
  29. « *Ajaran ajaran agama Hindu yang dianut oleh penduduknya menjawai dan melatarbelakangi Arsitekturnya* » (Gelebet 1986 : 15).
  30. La première encyclopédie a été écrite (non publiée) par un Australien installé à Bali (Made Wijaya) en 1984 : *Balinese Architecture: Towards an Encyclopedia*. Ce travail a été publié dans une version révisée en 2002. Ces études synthétisent, sous une forme théorisée et pédagogique, ce que les visiteurs espèrent et s'attendent à trouver à Bali. Voir aussi Tan (1967), Maurtot (1978), Howe (1983), Wijaya (1984, 2002), Lancret (1997).
  31. Sulistyawati (1998), Dwijendra (2008, 2009, 2010), Saraswati (2004).
  32. Bordenave (1993), Helmi & Walker (1995), Lancret (1997).

33. Principales dates qui marquent l'entrée en jeu du patrimoine mondial en Indonésie : 6 juillet 1989, ratification de la convention de l'UNESCO par l'Indonésie ; en 1991, inscription des sites de Borobudur et Prambanan, du Parc national de Komodo et du Parc national de Ujung Kulon (Java Ouest) ; en 1996, inscription du site des premiers hommes de Sangiran (Java) ; en 1999, inscription du parc national de Lorentz (Irian Jaya).
34. Putra & Hitchcock (2005), Wardana (2020) et les articles parus dans le Bali Post en 2001 sur le sujet.
35. Bali Urban Improvement Project (2000).
36. « *Project Development Objectives: Improve urban infrastructure services in Bali in a sustainable manner to meet: (i) basic needs in all important urban centers; and (ii) the needs of growing urbanization in South Bali, as a result of tourism and other economic activities. This objective will be achieved through urban infrastructure investments, private sector participation, cultural heritage conservation and institutional strengthening.* » (World Bank 1997 : 2.)
37. World Bank (2006 : 17-18). Un des principaux résultats du Cultural Heritage Conservation Project a été la création en 2003 du Bali Heritage Trust, organisme semi-gouvernemental, financé en partie par le gouvernement provincial et le secteur privé et établi par décret pour assurer une gestion systématique et conservation des atouts culturels de Bali ; organisme qui n'est plus en activité.
38. Indonesian Network for Heritage Conservation (Jaringan Pelestarian Pusaka Indonesia, JPPI) en 2000 ; Indonesian Heritage Trust (Badan Pelestarian Pusaka Indonesia, BPPI) en 2004 et Indonesian Network for Heritage Cities (Jaringan Kota Pusaka Indonesia, JKPI) en 2008.
39. Il convient de préciser que les quatre registres mentionnés ci-avant ne sont pas exhaustifs ; ils correspondent aux domaines de la production architecturale et urbaine les plus souvent mobilisés dans la réflexion patrimoniale.
40. Law n° 5/1992 regarding Cultural Heritage (UU n° 5 tahun 1992, Tentang Benda Cagar Budaya).
41. Law n° 5/1992, article 1 : Law n° 5/1992 : « *Items of Cultural Property are: a. artifacts made by man, movable or immovable, individually or in groups or parts thereof or remains thereof, which are at least 50 (fifty) years of age, or represent a specific stylistic period of at least 50 (fifty) years of age, and are considered to possess value of importance to history, science, and culture; b. natural objects which are considered to possess important value for history, science, and culture* ».
42. Law n° 5/1992, article 13 : « *The care and protection of items of cultural property as meant in paragraph (1) shall be undertaken with due regard to the safety, historic value, and authenticity of the aforesaid property.* »
43. URL : <https://cagarbudaya.kemdikbud.go.id/public/informasi>. Les biens culturels sont classés en cinq catégories : les objets (*benda*) naturels et/ou fabriqués par l'homme, à la fois mobiliers et immobiliers, sous la forme d'un objet unique ou d'un ensemble ; les structures (*struktur*) construites à partir d'objets naturels et/ou fabriqués par l'homme ; les bâtiments (*bangunan*), structures construites avec des matériaux naturels ou fabriqués par l'homme, pour définir des espaces murés ou non, et recouverts d'une toiture ; les sites (*situs*), lieux situés sur terre ou sur l'eau, où se trouvent des objets du patrimoine culturel ; les zones (*kawasan*), secteurs qui comprennent au

- moins deux sites du patrimoine culturel situés à proximité les uns des autres et/ou présentant des caractéristiques spatiales spécifiques.
44. Les autres biens concernés sont des statues et fragments de statues, des hauts et des bas-reliefs mais également des dagues (*kriss*), des calendriers Tika, des ceintures de cérémonie (*selendang*), etc.
  45. Les cinq sites sélectionnés sont : le temple Pura Ulun Danu Batur et le lac Batur dans le district de Bangli ; le paysage de *subak* du bassin versant de Pakerisan dans le district de Gianyar ; le temple royal Pura Taman Ayun dans le district de Badung ; le paysage de *subak* Catur Angga Batukaru (Catur Angga par la suite) dans les districts de Tabanan et Buleleng.
  46. La conversion des rizières situées dans l'aire d'influence des zones touristiques du sud de Bali, à l'entour de Denpasar, a été décrite Franck & Lancret (2012).
  47. Comité du patrimoine mondial (2014, 2015).
  48. Notamment l'association Bali Kuna dans le cadre du Comité pour la conservation du patrimoine indonésien (Badan Pelestarian Pusaka Indonesia, BPPI), organisation non-gouvernementale reconnue par les instances internationales comme le Conseil international pour les monuments et les sites (ICOMOS) et par le ministère de la Culture et du Tourisme indonésien.
  49. Achmadi (2016).
  50. Le plan directeur conçu par la SCETO (Société centrale pour l'équipement outre-mer) dans les années 1970 a été pionnier en promouvant le modèle de la cité hôtelière implantée sur la péninsule de Nusa Dua au sud de Bali. Le principe a été repris, en 1990, pour l'aménagement de Siem Reap à Angkor. Dans les deux cas, l'objectif de réduire les interactions avec les populations locales et de protéger la société et la culture locales n'a pas été mis en échec par les effets de spéculation foncière et immobilière et l'urbanisation provoquées par le tourisme.
  51. Notre traduction du texte original « *approaches capable of revealing more nuanced, fine-grained understandings of regional, cultural, religious and local variations in conservation practice* » (Winter 2014 : 13).
  52. Notamment dans le cadre du programme de recherche sur « Les mots du patrimoine dans le projet architectural et urbain en Asie du Sud-Est : circulation, réception, création (PATRIMOTS) » associant des équipes indonésienne, thaïlandaise et française.

## Références

---

- ACHMADI, Amanda, 2007, *The Architecture of Balinisation: Writings on Architecture, the Villages, and the Construction of Balinese Cultural Identity in the 20th Century*, thèse de doctorat, université de Melbourne, Melbourne.
- ACHMADI, Amanda, 2016, « The Other Side of Tropical Paradise : Traces of Modernism within the Vernacular Landscapes of Early Twentieth-Century Bali », *ABE Journal* [En ligne], 9-10, URL : <http://journals.openedition.org/abe/3211>, consulté le 08 juin 2020.
- AVIELI, Nir, 2015, « The Rise and Fall (?) of Hôi An, a UNESCO World Heritage Site in Vietnam », *Sojourn: Journal of Social Issues in Southeast Asia*, 30, 1 : 35-71.
- BALI URBAN IMPROVEMENT PROJECT, 2000, Final Draft, Denpasar.
- BAUM, Vicki, 1946, *Sang et volupté à Bali*, Paris : Stock.

- BHABHA, Homi K. & RUTHERFORD, Jonathan, 2006, « Le tiers-espace », *Multitudes*, 3, 26 : 95-107.
- BERLINER, David & BORTOLOTTI, Chiara, 2013, « Introduction. Le monde selon l'Unesco », *Gradhiva*, 18 : 4-21.
- BOLTANSKI, Luc & ESQUERRE, Arnaud, 2017, *Enrichissement: une critique de la marchandise*, Paris : Gallimard.
- BONDAZ, Julien, GRAEZER BIDEAU, Florence, ISNART, Cyril & LEBLON, Anaïs, 2014, *Les vocabulaires locaux du « patrimoine ». Traductions, négociations et transformations*, Zurich, Berlin : LIT Verlag.
- BORDENAVE, Sylvie, 1993, « De l'architecture balinaise au "style Bali" », in *Bali. L'ordre cosmique et la quotidienneté*, Catherine Basset & Michel Picard, Paris : Éditions Autrement, p. 77-87.
- BUDI HARJO, Eko, 1986, *Architectural Conservation in Bali*, Yogyakarta : Gadjah Mada University Press.
- BYRNE, Denis, 2014, *Counterheritage: Critical Perspectives on Heritage Conservation in Asia*, New York et Londres : Routledge.
- CEDEÈS, George, 1948 (rééd. 1989), *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris : De Boccard.
- COMITÉ DU PATRIMOINE MONDIAL, 2014, 38<sup>e</sup> session, Doha (Qatar), WHC-14/38.COM/16 : 71-72.
- COMITÉ DU PATRIMOINE MONDIAL, 2015, 39<sup>e</sup> session, Bonn (Allemagne), WHC-15/39.COM/19 : 131-132.
- COVARRUBIAS, Miguel, 1937, *Island of Bali*, New York : Alfred A. Knopf.
- CRAWFURD, John, 1820, « On the Existence of the Hindu Religion in the Island of Bali », *Asiatick Researches*, 13 : 128-170.
- DALY, Patrick & WINTER, Tim, 2012, *Routledge Handbook of Heritage in Asia*, Londres-New York : Routledge.
- DEARBORN, Lynne Marie & STALLMEYER, John Charles, 2009, « Re-visiting Luang Prabang : Transformations under the Influence of World Heritage Designation », *Journal of Tourism and Cultural Change*, 7, 4 : 247-269, DOI : 10.1080/14766820903281570.
- DWIJENDRA, Ngakan Ketut Acwin, 2008, *Rumah Tradisional Bali. Berdasarkan Asta Kosala-Kosali*, Denpasar : Udayana University Press.
- DWIJENDRA, Ngakan Ketut Acwin, 2008, *Arsitektur Bangunan Suci Hindu. Berdasarkan Asta Kosala-Kosali*, Denpasar : Udayana University Press.
- DWIJENDRA, Ngakan Ketut Acwin, 2009, *Arsitektur Tradisional Bali di Ranah Publik*, Denpasar : Udayana University Press.
- DWIJENDRA, Ngakan Ketut Acwin, 2010, *Arsitektur & Kebudayaan Bali Kuno, Berdasarkan Kajian Desa-Desa Tradisional di Bali*, Denpasar : Udayana University Press.
- DWIJENDRA, Ngakan Ketut Acwin, 2012, *Konservasi Arsitektur Bangunan Pusaka di Kota Denpasar*, Denpasar : Udayana University Press.

- ESPOSITO, Adèle, 2018, *Urban Development in the Margins of a World Heritage Site. In the Shadows of Angkor*, Amsterdam: Amsterdam University Press, coll. « Asian cities ».
- FRANCK, Manuelle & LANCRET, Nathalie, 2012, « Denpasar, constitution d'une région urbaine internationalisée par le tourisme », in *Territoires de l'urbain en Asie du Sud-Est. Métropolisations en mode mineur*, Manuelle Franck, Charles Goldblum & Christian Taillard, éd., Paris: CNRS-Éditions, p. 223-252.
- FRANCIONE, Gianni, 2000, *Bali Modern. The Art of Tropical Living*, Berkeley: Periplus Editions.
- FRIEDERICH, R. H. Th., 1849-1850, « Voorlopig verslag van het eiland Bali », *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap voor Kunsten en Wetenschappen* 22 : 1-63, 23 : 1-57 [traduction anglaise, 1959, *The Civilization and Culture of Bali*, Calcutta: Susil Gupta].
- GEERTZ, Clifford, 1972, « The Wet and the Dry: Traditional Irrigation in Bali and Morocco », *Human Ecology*, 1 : 23-29.
- GELEBET, Nyoman, 1986, *Arsitektur Tradisional Daerah Bali*, Jakarta: Departemen Pendidikan dan Kebudayaan, Proyek Inventarisasi dan Dokumentasi Kebudayaan Daerah.
- GUERREIRO, Antonio, 2007, « Représentations architecturales et processus identitaires: le cas de l'Indonésie », *Moussons*, 11 : 89-105.
- GUILLEMARD, Denis, 2018, « Authenticité et patrimoine, l'immobilité changeante », *Nouvelle revue d'esthétique*, 21, 1 : 21-29.
- HANNA, Willard A., 2004, *Bali Chronicles. A Lively Account of the Island's History from Early Times to the 1970s*, Berkeley, Singapour: Periplus Editions.
- HELMI, Rio & WALKER, Barbara, 1995, *Bali Style*, Londres: Thames and Hudson.
- HITCHCOCK, Michael, KING, Victor T. & PARNWELL, Michael, 2010, *Heritage Tourism in Southeast Asia*, Copenhague: University of Hawai'i Press.
- HOWE, Leopold E. A., 1983, « An Introduction to the Cultural Study of Traditional Balinese Architecture », *Archipel*, 25: 137-158.
- ISNART, Cyril, 2012, « Les patrimonialisations ordinaires. Essai d'images ethnographiées », *ethnographiques.org*, 24, URL: <https://www.ethnographiques.org/2012/Isnart>, consulté le 07.08.2020.
- KING, Victor T., 2015, *UNESCO in Southeast Asia. World Heritage Sites in Comparative Perspective*, Copenhague: Nias Press-Nordic Institute of Asian Studies.
- KRAUSE, Gregor, 1922, *Bali*, La Hague: Folkwang.
- KWANDA, Timoticin, 2009, *Western Conservation Theory and the Asian Context: the Different Roots of Conservation*, texte présenté lors de la conférence internationale sur le patrimoine en Asie: Converging Forces and Conflicting Values, 8-10 janvier, URL: [http://petra.academia.edu/TimoticinKwanda081334249185/Papers/475444/Western\\_Conervation\\_Theory\\_and\\_the\\_Asian\\_Context\\_The\\_Different\\_Roots\\_of\\_Conservation](http://petra.academia.edu/TimoticinKwanda081334249185/Papers/475444/Western_Conervation_Theory_and_the_Asian_Context_The_Different_Roots_of_Conservation), consulté le 5 août 2012.
- LANCRET, Nathalie, 1997 *La maison balinaise en secteur urbain: étude ethno-architecturale*, Paris: École des hautes études en sciences sociales, coll. « Cahiers d'Archipel », 29.

- LANSING, J. Stephen, 1987, « Balinese “Water Temples” and the Management of Irrigation », *American Anthropologist*, 89, 2 : 326-341.
- LEPETIT, Bernard, 1999, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris : Albin Michel.
- LIEFRINCK, F.A., 1890, « Bijdrage tot de kennis van het eiland Bali », *Tijdschrift Bataviaasch Genootschap*, 33 : 233-427.
- LOMBARD, Denys, 1990, *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, Paris : École des hautes études en sciences sociales.
- LUKITO, Yulia Nurliani, 2016, *Exhibiting Modernity and Indonesian Vernacular Architecture. Hybrid Architecture at Pasar Gambir of Batavia, the 1931 Paris International Colonial Exhibition and Taman Mini Indonesia Indah*, ebook : Springer.
- MACRAE, Graeme, 2017, « Universal Heritage Meets Local Livelihood: “Awkward Engagements” at the World Cultural Heritage Listing in Bali », *International Journal of Heritage Studies*, 23 : 846-859.
- MAURTOT, Hélène, 1978, *L'architecture traditionnelle balinaise*, travail de fin d'études en architecture, Paris : Unité pédagogique d'architecture n°6 (UP6).
- MCPHEE, Colin, 1944 [rééd. 1984], *A House in Bali*, Oxford, Singapour, New York : Oxford University Press.
- MOOJEN, P. A. J., 1926, *Kunst op Bali: Inleidende Studie tot de Bouwkunst*, Den Haag : Adi Poestaka.
- MOOJEN, P.A.J., 1933, « La Conservation Des Monuments Aux Indes Néerlandaises », *De Mouseion*, 21-22.
- NIEUWENKAMP, W.O.J., 1906-1910, *Bali en Lombok*, Amsterdam : Elsevier.
- NJOTO, Hélène, 2016, « L'invention du patrimoine indonésien », in *Indonésie contemporaine*, Rémy Madinier, Bangkok-Paris : IRASEC-Les Indes savantes, p. 423-445.
- PEMBERTON, John, 1994, « Recollections from “Beautiful Indonesia” (Somewhere Beyond the Postmodern) », *Public Culture*, 6 : 241-262.
- PICARD, Michel, 1992, *Bali. Tourisme culturel et culture touristique*, Paris : L'Harmattan.
- PICARD, Michel, 1999, « La polémique entre Surya Kanta (1925-1927) et Bali Adn-jana (1924-1930) ou comment être balinais à l'ère du progrès », *Archipel*, 58 : 3-36.
- PICARD, Michel, 2002, « Religion, tradition et culture : la construction dialogique d'une identité balinaise », *L'Homme*, 163 : 107-136.
- PICARD, Michel, 2008, « Balinese Identity as Tourist Attraction. From “Cultural Tourism” (*pariwisata budaya*) to “Bali Erect” (*ajeg Bali*) », *Tourist Studies*, 8, 2 : 155-173.
- PUTRA, I Nyoman Darma & HITCHCOCK, Michael, 2005, « Pura Besakih : a World Heritage Site Contested », *Indonesia and the Malay World*, 33, 96 : 225-237.
- RAFFLES, Thomas Stamford, 1817 [rééd. 1988], *The History of Java*, Kuala Lumpur, Oxford, Singapour, New York : Oxford University Press.
- SARASWATI, Anak Agung Ayun Oka, 2004, *Wantilan*, Denpasar : Universitas Udayana.

- SCHULTE NORDHOLT, Henk, 1986, *Bali: Colonial Conceptions and Political Change, 1700-1940. From Shifting Hierarchies to "Fixed Order"*, Rotterdam: Erasmus University.
- SCHULTE NORDHOLT, Henk, 1994, « The Making of Traditional Bali: Colonial Ethnography and Bureaucratic Reproduction », *History and Anthropology*, 8, 1-4: 89-127.
- SILAPACHARANAN, Siriwan & WITHAYA CAMPBELL, Jeffrey, 2006, *Research conference proceedings on Asian approaches to conservation*, Bangkok: Faculty of Architecture, Chulalongkorn University.
- SILVA, Kapila D. & CHAPAGAIN, Neel Kamal, 2013, *Asian Heritage Management. Contexts, Concerns, and Prospects*, Londres-New York: Routledge.
- SMITH, Laurajane, 2006, *Uses of Heritage*, Londres-New York: Routledge.
- SULISTYAWATI, Made, 1998, *Jineng. Lumbung Tradisional Bali dan Perkembangannya*, Denpasar: BP Edition.
- TAN, Roger Y. D., 1967, « The Domestic Architecture of South Bali », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 123, 4: 442-475.
- VICKERS, Adrian, 1989, *Bali, A Paradise Created*, Berkeley, Singapour: Periplus Editions.
- VICKERS, Adrian, 1994, *Travelling to Bali: Four Hundred Years of Journeys*, Kuala Lumpur, Oxford, Singapour, New York: Oxford University Press.
- WARDANA, Agung, 2020, « Neoliberalizing Cultural Landscapes: Bali's Agrarian Heritage », *Critical Asian Studies*, 52, 2: 270-285, DOI: 10.1080/14672715.2020.1714459.
- WIJAYA, Made, 1984, *Balinese Architecture. Towards an Encyclopedia*, Sanur.
- WIJAYA Made, 2002, *Architecture of Bali: a Source Book of Traditional and Modern Forms*, Singapour: Archipelago Press and Wijaya Words.
- WINTER, Tim, 2014, « Beyond Eurocentrism? Heritage Conservation and the Politics of Difference », *International Journal of Heritage Studies*, 20, 2: 123-137.
- WORLD BANK, 1997, *Project Appraisal Document on a Proposed Loan in an Amount of us\$ 110 Million to the Republic of Indonesia for a Bali Urban Infrastructure Project*, Report n°16405-IND.
- WORLD BANK, 2005, *Implementation Completion Report (scl-41550 tf-29708) on a loan in the amount of us\$110 million to the Republic of Indonesia for a Bali Urban Infrastructure Project*, Report n°: 31464-IND.
- WORLD BANK, 2006, *Project Performance Assessment Report Republic of Indonesia. Second East Java Urban Development Project (Loan n°.4017-ind). Bali Urban Infrastructure Project (Loan n°.4155-ind). Municipal Innovations Project (Loan n°.4440-ind)*, Report n°: 35624.

---

**Résumé:** Les controverses causées par les politiques patrimoniales internationales à l'œuvre depuis la fin des années 1990 à Bali, notamment par les projets qui visent à l'obtention d'un label « patrimoine mondial », sont révélatrices de décalage entre des systèmes patrimoniaux distincts, et suscitent une évolution - redéfinition du

champ patrimonial, comme en témoignent les mouvements associatifs et institutionnels opérant en Indonésie. En retraçant la genèse des représentations de Bali et de ses architectures depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, cet article éclaire les débats actuels relatifs à la patrimonialisation des espaces bâtis, urbains et paysagers insulaires. Il met en évidence la pluralité des conceptions du patrimoine en présence à Bali aujourd'hui. Non exclusives les unes des autres, celles-ci sont véhiculées par plusieurs catégories d'acteurs dont certains, « acteurs-passeurs » qui composent avec différents univers de référence participant à la production de « patrimoines hybrides ». Il montre que les actions patrimoniales reposent sur des images de l'île et des définitions autorisées de ses héritages qui ont été construites dans la longue durée, par des arbitrages et des métissages circonstanciés engageant des enjeux de construction identitaire et de développement touristique. L'analyse entend aller au-delà d'un questionnement qui tend à opposer sur un mode binaire des approches –*top-down* vs *bottom-up*, globales vs locales, exogènes vs endogènes ou encore occidentales vs asiatiques. Au contraire, elle examine la construction du champ patrimonial en considérant les phénomènes de transfert, voire d'imposition, de réception et d'appropriation qui ont fait évoluer et caractérisent les conceptions des héritages et de leur transmission.

***The Construction of the Heritage Field in Bali:  
The Crossroads of Plural Representations of the Island and its Legacies***

**Abstract:** *Since the 1990s, international heritage policies, and especially the nomination of several heritage sites for the UNESCO World Heritage List, have triggered controversies in Bali. These controversies reveal how the competition between distinct heritage systems contribute to the evolution and the redefinition of the heritage field in Bali, as shown by the development of social movements and institutional reforms in Indonesia. In this paper, I look at the evolution of the representations of Bali and its architectures since the XIX<sup>th</sup> century. I examine the ongoing debates surrounding the recognition of the island's built, urban, and landscape heritage. I bring into light the island's plurality of non-exclusive ideas about heritage. I give specific attention to the role of a group of « cultural brokers » who produce « hybrid heritages » that draw on several reference universes. I show that heritage programs take ground on the images and the authorized definitions of heritage which were constructed since colonial times. They underwent processes of contextualized cultural mixing which were influenced by the challenges posed by the construction of identities and tourism development. In this paper, I aim to move beyond the binary opposition between heritage approaches: e.g. top-down versus bottom-down, global vs. local, exogenous vs. endogenous, and Western vs. Asian. I examine how the heritage field was constructed through phenomena of transfer, enforcement, incorporation, and appropriation. Taken together, these phenomena contribute to the evolution and transmission of the ideas of heritage in Bali.*

**Mots-clés :** Bali, patrimonialisation, représentation, transmission, transfert, interaction.

**Keywords:** Bali, heritage, representation, transmission, transfer, interaction.

